

LE «MERCURE DE FRANCE» DE 1890 A 1914

PAR
CLAIRE LESAGE

INTRODUCTION

Le *Mercur* de France a connu une carrière et une longévit

exceptionnelles. De 1890, date de sa création, à 1965, son importance fut capitale dans la vie littéraire française, particulièrement jusqu'à l'année 1914. Cependant, peu d'études lui ont été consacrées: après les souvenirs plus ou moins attendris et embellis des témoins, la revue et la maison d'édition au caducée n'ont éveillé qu'un intérêt assez faible chez les historiens, sauf pour des points de détail.

La perte des archives du *Mercur* de France, qui avaient pourtant été soigneusement conservées par le directeur Alfred Vallette, de 1890 à sa mort en 1935, constitue en effet un premier obstacle matériel, qui interdit toute statistique et prive les chercheurs de renseignements très précis sur le fonctionnement interne de la maison. D'autre part, les autres sources auxquelles ils doivent se reporter nourrissent plutôt d'ordinaire l'histoire littéraire; or le *Mercur* de France peut ne pas sembler le sujet idéal d'une telle discipline: sa longévit

é, source de changements et d'évolutions, lui retire le caractère exemplaire et frappant d'une expérience brève; de plus, les hommes qui restèrent si longtemps à sa tête furent toujours très discrets, malgré leur remarquable compétence. Les travaux de critique l'étudient donc plutôt comme point de comparaison, en utilisant les résultats visibles isolés de leur contexte (collection de la revue et production éditoriale) et non comme sujet en soi, qui possède ses stratégies propres.

Il est néanmoins possible d'étudier la revue et les éditions du *Mercur* de France en elles-mêmes et de les replacer dans les conditions qui leur ont donné naissance, de comprendre les intentions des fondateurs, les réussites ou les déceptions, les successives adaptations aux changements de la vie littéraire. Car, dans sa forme, et même dans son contenu, une petite revue est tout autant un reflet de la vie littéraire que de la littérature elle-même.

SOURCES

Les lacunes de la documentation sont réelles: en particulier, on ne peut que regretter l'absence de registres, qui, pour la revue, indiqueraient le nombre et l'identité des abonnés à la revue, son tirage..., permettant ainsi de mieux connaître les lecteurs, et, pour les éditions, fourniraient les tirages de tous les volumes, leur rythme de vente... Il manque également une série complète des contrats d'édition qui favoriserait l'étude de leur évolution et de leur perfectionnement.

Les sources permettent néanmoins une autre approche que l'étude purement littéraire. Les correspondances et les journaux d'hommes de lettres, manuscrits ou imprimés, les contrats d'éditeurs et divers documents personnels d'écrivains reflètent les activités de la société littéraire, et du *Mercury de France* en particulier, et soulignent leurs rapports. Les correspondances manuscrites sont essentiellement conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (où se trouvent en particulier tout le fonds Léautaud et de nombreux documents sur Alfred Vallette et sa femme Rachilde, donnés par M^{me} Fort-Vallette), à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de l'Institut. Les journaux manuscrits sont celui d'Henri de Régnier, partagé entre la Bibliothèque nationale et la Bibliothèque de l'Institut, et celui de Jehan Rictus (qui signait encore Gabriel Randon quand il collaborait au *Mercury de France*), conservé à la Bibliothèque nationale. Parmi les journaux édités, figurent essentiellement celui de Jules Renard et celui de Paul Léautaud. Il faut y ajouter de nombreux volumes de souvenirs. Enfin la revue et les livres édités sous le signe du caducée sont les résultats achevés, les « produits finis » de l'activité du *Mercury de France*.

PREMIÈRE PARTIE

LE *MERCURE DE FRANCE*: UN PRODUIT TYPIQUE
DE LA JEUNE SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
PARISIENNE EN 1890

Les jeunes écrivains épris de nouvelles formes d'art, groupés à Paris en 1890, présentent tous les traits d'une société homogène, qui se définit par une population: jeunes hommes nés entre 1855 et 1870, poètes généralement et possédés d'une même passion désintéressée pour un art idéal, qui s'énonce souvent « symbolisme »; par un territoire: Paris, particulièrement le Quartier latin et Montmartre; enfin par une culture. Si des différences d'origine sociale et d'éducation rendent cette société moins homogène qu'elle ne veut le croire, et menacent à long terme son unité, ses caractères culturels communs sont bien réels et se manifestent de multiples façons: langage, usages, mœurs, croyances.

Paris est le seul lieu possible de l'avant-garde: l'émulation y naît de la

proximité des camarades de lettres et des auteurs admirés; toutes les œuvres imprimées nouvelles y sont rassemblées. Une vie commune et quasi-publique, qui se déroule dans les rues, les cafés ou au siège des revues, entretient chaque écrivain dans un perpétuel climat de création, où il oublie les misères de sa vie de célibataire pauvre. Cette cohésion est renforcée par des pratiques honorées de tous: soin de l'apparence, du vêtement; duels; marques de politesse conventionnelles; envois et remerciements... Enfin, chacun communie à la Religion-Littérature, qui se personnifie en ces dieux — vivants ou morts —, les « maîtres»: Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam... Les nombreuses cérémonies funèbres sont les pompes de ce culte, qui manifestent aux yeux du vulgaire la grandeur et la solidarité de la société littéraire (enterrements, anniversaires, monuments).

Mais cette originalité et ce particularisme mêmes rendent leurs difficultés « professionnelles » presque insurmontables, car les « écrivains nouveaux », selon une expression chère à Alfred Vallette, se heurtent à la grande presse et aux auteurs arrivés qui détiennent tous les moyens de publication, et n'entendent pas les y admettre. Or, tout en méprisant le « journal » et son monde, ils voudraient faire connaître leurs écrits récents dans des publications périodiques; tout en professant des doctrines éditoriales opposées à celles des éditeurs, ils restent attachés au livre comme seule forme adéquate à la perfection de leurs œuvres.

Pour satisfaire tout autant leur conception élitiste de la littérature, qui leur permet de ne pas se soucier d'un public et de garder toute leur indépendance créatrice, et leur désir de communiquer leurs œuvres au moins à leurs confrères, la plupart des jeunes écrivains participent alors à la fondation d'une petite revue, ou se joignent à un groupe déjà formé. Les bas prix du papier et de l'imprimerie permettent de renouveler ces expériences, qui créent plutôt un circuit fermé, restreint à la société littéraire parisienne et à ses épigones, qu'un véritable nouveau moyen de publication.

Les petites revues assurent deux fonctions essentielles. Diffuser les œuvres de jeunes auteurs sans audience et donner à leurs manuscrits, littérature en gestation, la véritable naissance conférée par l'imprimé, est leur but premier. Très vite, leur ensemble constitue un véritable moteur de la jeune vie littéraire: elles permettent de multiplier, organiser et systématiser les activités communes (banquets, dîners, enterrements, monuments, éditions collectives...), essentiellement grâce à la rubrique *Échos*, qui les clôt presque toutes.

Le Scapin (première série, décembre 1885-août 1886; deuxième série, septembre-décembre 1886) et *La Pléiade* (première série, mars-novembre 1886; deuxième série, avril-septembre 1889) sont deux précurseurs du *Mercury de France*, particulièrement dans leurs secondes séries. *Le Scapin* de septembre 1886 est officiellement dirigé par Alfred Vallette; il se présente comme une élégante revue, où chaque texte est imprimé en pleine page, ponctué de bandeaux ou de culs-de-lampe; l'éthique et les préoccupations de la revue sont déjà fort proches du futur *Mercury*: indépendance absolue à l'égard des pouvoirs ou des écoles, attention bienveillante aux difficultés éditoriales des jeunes auteurs et à leurs tentatives pour

contourner les systèmes classiques d'édition. *La Pléiade* d'avril 1889, dirigée par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, confond dans ses derniers numéros ses collaborateurs avec ceux du *Mercur de France*, qui n'aura d'abord d'autre ambition que de la ressusciter, en décembre 1889.

La création du *Mercur de France*, à l'automne 1889, ressemble à celle de bien d'autres petites revues : il naît des réunions et des concertations où se retrouvent, dans divers cafés, les neuf fondateurs (Gabriel-Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Louis Dumur, Edouard Dubus, Julien Leclercq, Ernest Raynaud, Albert Samain et Alfred Vallette), auxquels se joignent Jules Renard en novembre et Remy de Gourmont en décembre. Son mode de financement est simple : la cotisation de chaque membre pour un certain nombre des cent vingt-cinq parts de cinq francs nécessaires à l'impression d'un numéro de trente-deux pages ; d'autres cotisants, agréés par les fondateurs, se joignent à eux dans les premières années de la revue.

Un examen des premiers collaborateurs du *Mercur de France* montre qu'ils répondent à toutes les caractéristiques de la jeune société littéraire parisienne. En 1890 toutefois, leur groupe se situe dans la moitié la moins riche de cette population, bien que chacun ait une situation (professionnelle ou non) particulière. De là vient le ton, plutôt « bohème » des mardis de Rachilde, au 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, puisque la revue s'est installée dans les quatre pièces du ménage Vallette. Ces réunions gardent toujours une légèreté « bon-enfant », même quand des collaborateurs « distingués » s'y joignent peu à peu.

La présentation du *Mercur de France*, sous la couverture mauve ornée d'un *Mercur* volant repris du dix-neuvième siècle (gravé par Maurice Baud), est aérée, claire, élégante ; mais elle est, somme toute, assez proche de la forme de ses consœurs, tout comme le sont ses buts : permettre à un groupe de jeunes écrivains de diffuser leurs œuvres, en essayant de saper le monopole des grandes revues (peu nombreuses d'ailleurs) et des journaux, qui jouent alors un rôle littéraire important.

Mais le *Mercur* possède aussi des caractères propres, dont certains se révéleront des avantages exceptionnels. La revue est un point de rassemblement tout désigné, puisqu'elle occupe le domicile des Vallette, gens de lettres accueillants à leurs semblables. Le 15, rue de l'Échaudé devient rapidement un centre très actif de vie littéraire — d'effervescence littéraire. Le principe de liberté et d'indépendance, qui régit les rapports des collaborateurs avec le directeur ou leurs confrères, et les relations de la revue avec l'extérieur, la garde de toute compromission.

Cependant, les atouts les plus importants du *Mercur* tiennent à la personne même de Vallette que ses amis ont choisi comme le meilleur administrateur possible. Il réunit toutes les aptitudes idéales pour un directeur de revue : désintéressement, méthode, ordre, sens pratique, économie, prudence, puissance de travail, autorité... Les proches d'Alfred Vallette insistent tous sur ces qualités et soulignent son abnégation : sa situation — un homme de lettres à la carrière interrompue — lui permet à la fois de comprendre intimement les intérêts des écrivains et de rester neutre au sein même de la revue ; il est juge et non partie. Son indifférence à la gloire lui permet d'éviter hâtes et emballements, de modifier la

revue lentement, en suivant étroitement la courbe de ses succès. Quand il décide de changements dans le *Mercur*, ce n'est pas pour rejoindre une image préétablie; il adapte souplement la revue aux conditions matérielles ou intellectuelles nouvelles. Ce pragmatisme ne signifie pourtant pas inconstance, car Vallette applique à ses choix ses principes stricts de valeur, de liberté et de loyauté.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION ET L'AFFERMISSEMENT DU *MERCURE DE FRANCE*

Le *Mercur de France* reste d'abord attaché aux intérêts littéraires d'un certain groupe, qui s'élargit peu à peu à une génération d'écrivains: sa principale raison d'être se résume en la publication de leurs écrits. Mais quand leur œuvre peut se produire *hors* de la revue, et avec plus de profit, le *Mercur* n'a plus de raisons de conserver uniquement sa forme ni ses buts premiers, qui le feraient désormais dépérir. Il élargit donc peu à peu ses centres d'intérêt, pour mettre l'accent sur ceux qui touchent des lecteurs plus nombreux et divers, dont la curiosité devient plus universelle, et des collaborateurs également plus nombreux et moins purement littéraires. C'est l'objet de la *Revue du mois*, créée en 1896 et transformée en *Revue de la quinzaine* en 1905, quand le *Mercur* devient bimensuel.

Dans les premières années de son existence, solidairement avec d'autres petites revues, le *Mercur de France* a donc assuré des fonctions délaissées par la masse des publications périodiques; quand leur utilité s'estompe, il entreprend de combler une autre lacune de la presse. Vallette et ses collaborateurs développent avec persévérance une « revue encyclopédique », qui explore tous les domaines de la connaissance et présente des exposés ou des opinions très indépendants, exempts des convenances, des timidités ou des pudeurs des revues « académiques ».

Les éditions du *Mercur de France*, créées dans les années 1892-1895, suivent une évolution comparable. Le *Mercur* se charge d'abord, pour le compte des auteurs qui collaborent à la revue, de la « librairie spéciale », car il juge défaillants les professionnels qui exploitent ce secteur de l'édition. Comme pour la revue, le *Mercur* se glisse dans une structure déjà existante, à l'exemple de consœurs, comme *La Plume*; mais il la mène à la perfection: il donne à « l'édition spéciale », toujours à compte d'auteur, une impulsion décisive, la garantie absolue de la qualité littéraire (le caducée) et une forme esthétique très achevée. Les plaquettes et les volumes du *Mercur de France*, très influencés par le goût sûr de Remy de Gourmont, marquent un moment faste dans l'édition « artistique » et contribuent à la renaissance du beau livre: somptuosité et sobriété; primauté de la typographie; participation exceptionnelle de l'auteur à la mise en forme matérielle de son œuvre, qui acquiert ainsi sa plénitude.

Sans délaissier ce secteur de l'édition, qui s'adresse à des auteurs, des

lecteurs, bref une société littéraire très précise, le *Mercur de France* éditeur s'ouvre à un public plus large (dans une évolution parallèle à celle de la revue). En 1895, il crée sa première collection en « édition courante ». Cette décision répond encore aux besoins réels que ressentent les jeunes auteurs devant un monde éditorial hostile.

Plusieurs auteurs du *Mercur de France*, en effet, collaborateurs et écrivains déjà cités par la maison, manifestent le désir de diffuser plus largement leurs ouvrages, car ils ont acquis un public qui dépasse les limites de la « librairie spéciale » (rarement plus de cinq cents exemplaires). Mais ils éprouvent les plus grandes difficultés à trouver un éditeur complaisant, s'ils sont encore peu connus. Il existe en effet une carence dans le système éditorial : un vide sépare la « librairie spéciale », qui accepte n'importe quel manuscrit contre finances, et l'édition courante, qui reçoit seulement les œuvres susceptibles de gros tirages. La catégorie intermédiaire, où se trouvent souvent les œuvres de la meilleure qualité (sauf pour les auteurs parvenus à une « légitime » notoriété, somme toute assez rares), est nettement défavorisée : plusieurs manuscrits sont rejetés par les éditeurs courants, comme trop « lettrés ».

La librairie courante du *Mercur de France* reste donc un peu une édition « d'art et d'essai », destinée à permettre aux auteurs qui s'évadent de la micro-société littéraire parisienne d'éditer leurs livres à des tirages moyens, sans payer. Mais elle n'a pas à l'origine, et n'aura jamais selon Vallette, pour but de concurrencer les grosses maisons d'édition, même si leurs prix de vente sont comparables. Pour Vallette, le rôle du *Mercur* est de lancer et d'assurer la notoriété d'œuvres et d'auteurs dans un cercle, plus étendu, certes, que la société littéraire parisienne, mais qui reste composé d'hommes et de femmes cultivés qui suivent et connaissent l'évolution littéraire. La lecture populaire reste un domaine à part : chaque volume est moins imbriqué dans une œuvre et un système littéraire ; il nécessite peu de légitimations extérieures à lui-même pour se vendre. Le *Mercur* n'a pas essayé de forcer les barrières établies entre les genres éditoriaux, à la différence de certains éditeurs, comme Fayard, puis Bernard Grasset ; les méthodes publicitaires répugnaient aux hommes du *Mercur*, à cause des abus de la critique vénale, virulente dans les années 1900. Il restait d'ailleurs beaucoup à faire dans son propre domaine : établir une édition indépendante, ouverte aux écrivains dont les ouvrages ne connaîtraient pas une vente très importante, malgré leurs très réelles qualités.

Ceci explique également la prédilection des éditions du *Mercur de France* pour les auteurs étrangers à peu près inédits en France, dont une première traduction connaît rarement un succès de vente populaire ; il y faut plusieurs années d'accoutumance.

Cependant, cette position n'est jamais clairement énoncée par le *Mercur de France*, et comme il a acquis une assise financière et éditoriale capable de soutenir une politique de gros tirages, des flottements sont inévitables : le *Mercur* fait parfois des concessions aux méthodes « commerciales », ou, au contraire, provoque par ses réticences des frictions avec les auteurs qui dépassent le public traditionnel du *Mercur*. Le coup d'arrêt sera net après 1918.

De 1890 à 1914, dans toutes ses activités, le *Mercur de France* fait

preuve de deux qualités fondamentales, apparemment contradictoires : la souplesse et l'indépendance. Toutes deux doivent beaucoup au caractère et à l'intelligence d'Alfred Vallette.

Le *Mercure de France* garde toujours une parfaite indépendance devant tous les pouvoirs et les respectabilités sociales, administration, grande presse, argent, politique..., comme devant tous les snobismes littéraires ou mondains. Cette attitude, assez banale pour un petit groupe d'écrivains obligé pour s'exprimer de créer une revue et des éditions en marge du système général, perdure même quand le *Mercure de France* peut sembler l'un des rouages importants de ce système. L'assise sociale et la respectabilité du *Mercure* apparaissent en effet solides, avec ces marques indiscutables : la création en 1894 de la Société anonyme du *Mercure de France*, au capital de 75 000 francs, divisé en sept cent cinquante actions de cent francs chacune ; deux augmentations de capital, qui est porté à 120 000 francs en décembre 1902, puis à 200 000 francs en janvier 1907 ; plus frappante encore, l'installation en avril 1903 dans le bel hôtel particulier du 26, rue de Condé.

Les succès matériels n'introduisent pas au *Mercure* la prudence, la peur de perdre ces avantages lentement acquis ; Vallette se soucie peu de ménager les susceptibilités ou les pudeurs de tout ordre, naturellement dans la limite du respect humain et de son horreur des « histoires ». Il refuse de se priver de collaborations dont se plaignent certains lecteurs. La réussite n'a pas gâté son amour de l'indépendance.

La liberté du *Mercure de France* dans la société littéraire et éditoriale et le refus d'adopter certaines de ses « mauvaises manières » ne l'incitent cependant pas à prendre une position de retrait. Au contraire, le *Mercure* a pris en charge un rôle très important des petites revues, celui de moteur de la vie littéraire, hors des lieux qui lui sont exclusivement consacrés, comme le salon de Rachilde. Beaucoup d'activités littéraires publiques ont utilisé le *Mercure* comme canal et moyen d'existence (parmi d'autres revues, mais d'une façon privilégiée). Et les « gens du *Mercure* » eux-mêmes y participent très activement.

CONCLUSION

La revue, les éditions et la maison du *Mercure de France* s'adaptent donc avec une parfaite souplesse à une réalité lucidement analysée : les mises au point d'Alfred Vallette, à tous les moments de l'existence du *Mercure*, manifestent une rare clairvoyance à l'égard du monde de la presse ou de l'édition. Les évolutions du *Mercure* sont des réponses très adéquates à des besoins précis. Elles utilisent souvent des structures déjà existantes, mais incomplètes ou fragiles, et les perfectionnent à tel point qu'elles deviennent durables et efficaces. Cependant, ces justes répliques aux lacunes du système littéraire ne se réduisent pas à un opportunisme servile, car elles sont accompagnées d'un choix que guident de stricts cri-

tères de valeur: la revue refuse de suivre certaines évolutions du monde éditorial.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Quatorze lettres de Francis Jammes à Paul Morisse (1910-1915). —
Choix d'articles extraits du *Mercure de France* ou concernant la vie de la
revue.
